

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/1 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2007.1.50074

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

rain, et d'une organisation ecclésiastique encore récente et meuble. Plus généralement, les actes pontificaux délivrés aux destinataires allemands sont plus formalisés que les autres, et l'emploi de formules semblables témoigne d'une communication plus intense entre les destinataires potentiels, là encore signe de la vitalité d'un espace public (les assemblées) où s'exerce la compétition mais où s'accomplit aussi un cohésion institutionnelle. Décidément, c'est bien la structure des »Landeskirchen« qui est reflétée dans les productions pontificales.

Enfin, la quatrième et dernière partie (p. 199–271) rebrasse la matière décortiquée dans la section précédente; région par région, l'auteur, fidèle à son questionnement initial, s'emploie à caractériser synthétiquement le rôle que les sollicitateurs reconnaissent à la papauté. Ce rôle dépend étroitement de la place du roi dans la structure politique concerné. En Allemagne, le pape est une autorité d'appoint, dont le concours est demandé ou accepté par l'autorité royale pour venir »arrondir« un ensemble de droits et privilèges octroyés par le souverain ottonien; c'est à la figure spirituelle de saint Pierre qu'on s'adresse, via son représentant sur terre, et non à une instance terrestre jouissant d'une capacité à faire prévaloir ses décisions. En France, au contraire, du moins pour les bénéficiaires distants de la zone d'efficacité royale, la papauté serait plutôt conçue comme une autorité alternative à celle du roi, car on attend généralement de Rome une protection réelle contre les puissances locales; le pape se voit reconnaître la stature d'une instance suprême de juridiction et on comprend alors que l'exemption »à la française« de cette période, qui souligne la capacité du pape à s'ériger en instance canonique supérieure, ait déjà les contours de l'exemption post-grégorienne du XII^e siècle. En Italie, le successeur de l'apôtre Pierre est aussi un collègue et un concurrent pour ses confrères dans l'épiscopat; sa proximité brouille son image, contrastée selon les régions concernées. Pour les Catalans, enfin, il semble que les autorités locales (comtes et évêques) aient transféré sur le pape certains attributs d'un roi bien lointain, en sorte qu'elles lui reconnaîtraient la capacité de légitimer leurs propres décisions et leur statut. Durant la période 896–1046, la papauté a donc continué, en dépit de sa relative atonie (ou peut-être grâce à elle), à susciter images et attentes. Le grand mérite de l'étude soignée et habile conduite par Johrendt est d'en souligner la richesse et la diversité, lesquelles aident aussi à mieux comprendre comment la réception des initiatives pontificales, à partir du milieu du XI^e siècle, s'est opérée de façon si contrastée. Voilà un livre réussi, nourri et suggestif, qui illustre aussi avec talent la fécondité d'une diplomatie moderne ouverte aux problématiques de la communication et de la réception des actes.

Laurent MORELLE, Paris

Hartmut HOFFMANN, Schreibschulen des 10. und des 11. Jahrhunderts im Südwesten des Deutschen Reichs. Mit einem Beitrag von Elmar HOCHHOLZER, Hanovre (Hahnsche Buchhandlung) 2004, 2 vol., XXXIII, XI–629 p., ill. (Monumenta Germaniae Historica. Schriften, 53), ISBN 3-7752-5753-5, EUR 120,00.

Dans son introduction de sept pages l'auteur présente son ouvrage comme »un essai supplémentaire de définir d'un point de vue paléographique les manuscrits germaniques des X^e et XI^e siècles« (»ein weiterer Versuch, die deutschen Handschriften des 10. und des 11. Jhs. paläographisch zu bestimmen«) qu'il considère comme une continuation de ses deux études précédentes: »Buchkunst und Königtum im ottonischen und frühsalischen Reich« (1986) et »Bamberger Handschriften des 10. und des 11. Jhs.« (1995). La présente publication se distingue des deux autres par le fait qu'elle ne concerne ni les *scriptoria* de pointe (»Spitzenscriptorien«) au service du pouvoir ni une bibliothèque cathédrale exceptionnelle mais plutôt la production manuscrite moyenne de cathédrales et monastères d'une région donnée. La notion »germanique« se rapporte à la langue de la région et non pas à celle des manuscrits décrits qui est le latin. L'auteur justifie ses choix chronologiques par son intérêt

pour la culture ottonienne qu'il avoue difficilement datable par siècle. De même il admet le flou de la dénomination géographique »südwestdeutsch« qu'il utilise de manière pragmatique pour traiter des institutions religieuses dans les diocèses médiévaux d'Augsbourg (omettant Benediktbeuern et Ebersberg qu'il voit sous l'influence de Tegernsee donc de la Bavière), Constance, Bâle, Strasbourg et Spire, auxquelles il ajoute le monastère de Lorsch et l'évêché de Wurzburg, pour la seule raison de pouvoir présenter des manuscrits identifiés récemment comme produits de ces deux institutions. Les diocèses de Metz, Toul et Verdun sont exclus de l'enquête à cause de leur orientation vers la France, et aussi pour la richesse de leur tradition. Les monastères réformateurs de Hirsau, Schaffhouse et S. Blasien sont omis pour des raisons chronologiques, leur production principale datant du XII^e siècle. Pour deux des trois institutions les plus importantes de la région, les monastères de S. Gall et Reichenau, on ne trouve que des compléments et rectifications se rapportant aux informations déjà fournies dans »Buchkunst und Königtum«, par contre la troisième institution la plus documentée, le monastère de Einsiedeln, présente la pièce de résistance du volume (p. 43–153).

Mises à part ces trois institutions, l'auteur annonce un résultat plutôt décevant de ses recherches. Pour aucune des cathédrales il n'a réussi à reconstituer une production importante. Parmi les monastères, Rheinau possédait une bibliothèque médiévale considérable mais la plupart des volumes y sont arrivés d'ailleurs. En s'expliquant cette pauvreté par la perte massive de la production médiévale l'auteur suit une tendance bien établie parmi les paléographes, tendance souvent partagée par des historiens. Le modèle sous-jacent à cette hypothèse suppose pour chaque institution religieuse une bibliothèque élaborée dans un *scriptorium* local. Il y aurait donc eu autant de *scriptoria* et bibliothèques que d'institutions religieuses connues. Malheureusement le plus gros de cette production nous serait perdu aujourd'hui, par des accidents et avatars divers. Une des seules justifications historiques (qu'on trouve souvent citée, aussi par l'auteur p. 43–44) est la lecture imposée aux moines bénédictins par la règle (cap. XXXVIII). Les moines auraient été amenés à produire eux-mêmes les livres nécessaires à cette lecture (p. 44). Une telle explication ne tient pas compte du fait que produire des livres demandait des moyens peu répandus au Moyen Âge et que les listes de livres distribués une fois par an aux moines au carême sont si modestes qu'elles ne peuvent en rien expliquer l'existence des bibliothèques riches comme elles sont connues de Lorsch, S. Gall, Corbie, S. Riquier, Lyon, Reims, ou encore Cluny. Par contre, tous ces bibliothèques ont en commun d'avoir appartenu à des institutions proches du pouvoir, qu'elles étaient gérées par des membres de la famille royale ou leurs proches collaborateurs. Le plus souvent les abbés de ces institutions exerçaient en même temps comme évêque et disposaient donc des services d'une cathédrale et de ses chanoines. Ces personnages publics nous sont connus sans exceptions. Évidemment une partie de leur production nous est aujourd'hui perdue, mais il me semble que cette réalité économique renvoie dans le domaine du phantasme l'existence de *scriptoria* et bibliothèques de quelque importance disparues aujourd'hui.

On peut s'étonner que l'auteur du »Buchkunst und Königtum« adhère à cette thèse.

Les institutions sont décrites en ordre alphabétique et sont numérotées. Étonnamment l'introduction porte le n° 1, Amorbach, la première institution le n° 2, Zürich, la dernière, le n° 25. Le catalogue de chaque institution est précédé d'une introduction qui se résume à une brève description du fond sauf pour Einsiedeln, Münsterschwarzbach et Rheinau où on trouve l'histoire ancienne retracée. L'introduction au catalogue de Münsterbach est due au spécialiste de l'histoire du monastère, E. Hochholzer, qui parle »pro domo«. Les descriptions des manuscrits se réduisent selon les habitudes des paléographes à l'indication de la cote, une qualification très sommaire du contenu, – le nombre des folios fait le plus souvent défaut – les dimensions de la page sans indication de la justification, l'organisation de la page si elle est en deux colonnes, la provenance (l'origine se déduit du classement dans le chapitre). Ces indications sommaires sont suivies par la répartition des mains reconnues dans

les manuscrits qui sont identifiées par des lettres de l'alphabet latin. On peut s'étonner du nombre impressionnant des mains reconnues dans un seul manuscrit (p. e. environ 30 dans le cas de München, Clm 3730 p. 31, cat. Augsburg) et de la précision de leur limites, souvent elles n'interviendraient que pour une ou deux pages. Dans ce cas on aurait à faire à une école associée à un *scriptorium* important, fait étonnant si on ne connaît rien de l'existence de ce *scriptorium* par ailleurs. Dans une dernière partie de la notice les mains sont qualifiées d'une manière décidée: »tüchtig« (appliquée), »gut« (bonne), »nicht besonders gut« (pas spécialement bonne), »sehr gut« (très bonne), etc. Quelque fois les formes de lettres employées par ces mains sont décrites. Pleins de rapprochements avec des mains intervenantes dans d'autres manuscrits sont proposés. La lecture de ces descriptions s'avère laborieuse. Un exemple permettra d'illustrer ces difficultés de consultation: le ms. Einsiedeln 235 (490) (p. 102–103) est considéré par l'auteur comme »un des codices les plus anciens écrits à Einsiedeln ou pour Einsiedeln« (»Einer der ältesten Codices, die in oder für Einsiedeln geschrieben worden sind, dürfte das Ms. 235 [490] sein«). Dans sa description, l'auteur fait entendre que les deux parties du ms. actuel n'étaient pas conçues initialement comme une unité, qu'ils peuvent donc dater d'époques différentes et être originaires de *scriptoria* divers. Dans la première partie qui contient les plus anciens coutumes du monastère, l'auteur distingue six mains dont le peu de homogénéité lui fait supposer qu'elles sont originaires d'endroits différentes, ou que des moines de Einsiedeln seraient allés ailleurs pour se procurer les coutumes ou des moines d'ailleurs seraient arrivés à Einsiedeln. L'auteur tente de qualifier et de dater les six mains l'une par rapport aux autres. On ne trouve à cet endroit aucun renvoi aux illustrations du manuscrit dans le deuxième volume. Au début de la description du manuscrit, plus loin dans le catalogue, six illustrations sont indiquées chacune par son numéro dans le deuxième volume. Pour savoir à laquelle des mains soigneusement décrites dans l'introduction chaque illustration correspond on est obligé de chercher dans ce deuxième volume l'indication de la page du ms. reproduite, pour ensuite repérer dans la description du catalogue la main qui a écrit la page en question. Ainsi on saura que la première illustration 23b correspond à la page 41 écrite par la main F, l'illustration 28a à la page 14 écrite par la main A, 29a à la page 29 écrite par la main D, 29b à la page 79 écrite par la main G, 30a à la page 95 écrite par la main K, 32b à la page 128 écrite par la main N. On découvre donc qu'on dispose des exemples des mains F, A, D, G, K et N, que la main E, selon l'auteur la plus récente des mains est absente des illustrations. Si on veut comparer la main A avec la main E du ms. Einsiedeln 173 (806) on doit chercher au début de la description de ce manuscrit les numéros des illustrations, repérer ensuite dans le deuxième volume les pages reproduites et retourner à la description pour y déceler les mains concernées. Ainsi on finit par comprendre que les illustrations 28a et 28b sont juxtaposées à cause de l'hypothèse de l'auteur que ces pages sont copiées par une même main. On aurait compris que l'auteur ne s'est pas soucié de faciliter la consultation de son catalogue. Le simple ajout du sigle des mains apparaissant dans les illustrations aurait pu éviter bien de détours au lecteur. Les catalogues sont suivis par un index des manuscrits cités (p. 363–375), un index des noms et des matières (p. 376–389). Le deuxième volume est entièrement consacré aux illustrations (plus de 250) en noir et blanc.

Ces deux volumes fournissent un riche matériel, organisé d'une manière pragmatique voir utilitaire, donc souvent peu homogène, et formulé dans une langue peu soucieuse de finesse. Pour l'exploiter à bon escient il faudra se rappeler de la consigne que l'auteur a formulée référant des travaux de son maître B. Bischoff: »Was du ererbt von deinen Vätern hast, erwirb es, um es zu besitzen.« (H. Hoffmann, Bernhard Bischoff und die Paläographie des 9. Jahrhunderts, Deutsches Archiv 55, 1999, p. 548).

Veronika von Büren, Paris